



**HAL**  
open science

## L'utilisation des récits de voyage dans l'étude des relations raciales au Brésil (XIXe-XXe siècle)

Christophe Brochier

► **To cite this version:**

Christophe Brochier. L'utilisation des récits de voyage dans l'étude des relations raciales au Brésil (XIXe-XXe siècle). *Nuevo mundo Mundos Nuevos*, 2016, *Débats*, 2016. ⟨halshs-01292549⟩

**HAL Id: halshs-01292549**

**<https://shs.hal.science/halshs-01292549v1>**

Submitted on 23 Mar 2016

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

## **L'utilisation des récits de voyage dans l'étude des relations raciales au Brésil (XIXe-XXe siècle)**

Christophe Brochier

(Université Paris 8, laboratoire CREDA -IHEAL)

*Résumé* : Cet article propose un examen critique de l'usage fait par les sociologues et les historiens des relations de voyage (1808-1933) pour décrire les relations raciales au Brésil. Le constat est fait d'une absence de réflexion critique sur la validité des affirmations proposées par les voyageurs européens et américains sur ce sujet. L'article propose dans un second temps quelques lignes de réflexions sur les limites des informations apportées en examinant les conditions réelles des voyages. L'argument principal est que les voyageurs proposent plus souvent des généralisations que des faits et que ces généralisations sont certainement, dans l'ensemble, empruntées aux Brésiliens de l'élite politique ou économique qui les ont accueillis, en particulier celles concernant l'« harmonie raciale ».

# L'utilisation des récits de voyage dans l'étude des relations raciales au Brésil (XIXe-XXe siècle)

Mots clefs : Brésil, voyageurs, esclavage, relations raciales, Noirs.

*Summary* : This article offers a critical view about the use made by scholars of travels accounts (1808-1933) to describe race relations in Brazil (1808-1933). A review of the literature shows a lack of critical examination of the descriptions made by European and American travellers on this subject. However some criteria for sorting data given by travellers can be found looking at the real conditions of these journeys. The main argument of the text is that travellers used to offer broad generalizations rather than real descriptions and that many of their ideas were in fact borrowed from their Brazilian hosts, particularly those about "racial harmony".

Key words : Brazil, travellers, slavery, race relations, blacks.

Dans son article de 1925 sur la vie sociale brésilienne au XIXe siècle, Gilberto Freyre s'appuie sur les récits de voyage publiés par des Européens ou des Américains<sup>1</sup>. Il ne donne cependant pas d'indication sur la méthodologie à appliquer pour tirer profit de ces ouvrages. Ainsi reprend-t-il certaines généralisations sans questionner leur bien fondé. Il emprunte par exemple aux révérends Fletscher et Kidder l'information selon laquelle le propriétaire terrien brésilien avait tout pouvoir chez lui. Il cite Alfred Wallace qui prétend que les esclaves étaient « as happy as children » et il s'appuie sur l'autorité du révérend Walter Colton pour renforcer cette idée. Un peu plus loin, on voit cité le médecin français Alfred Rendu au sujet de la vie sexuelle dans la famille brésilienne patriarcale. Un examen attentif des sources de Freyre dévoile facilement leur insuffisance, utilisées de cette façon, pour connaître réellement les relations sociales et raciales à cette époque. Ainsi la phrase qu'il emprunte au texte des révérends Fletcher et Kidder<sup>2</sup> vient d'un passage d'introduction à l'étude du *Nordeste* et n'est pas complétée par une description factuelle. Wallace, pour sa part, est un naturaliste qui s'intéresse peu aux affaires humaines lors de son séjour au Brésil. Le peu qu'il sait de la vie brésilienne rurale vient du contact qu'il a eu avec les planteurs qui l'ont reçu. Ainsi, le débonnaire *fazendeiro* qui l'accueille est supposé ne pas vendre ses esclaves, accepter toutes leurs demandes, et ne donner que de justes punitions c'est-à-dire « attend his slaves just as he would to a large family of children »<sup>3</sup>. Le révérend Colton, quant à lui, n'est en fait qu'un touriste de passage à Rio de Janeiro qui ne connaît pas la vie rurale brésilienne. Il passe trois semaines dans la région de Rio de Janeiro et note sur ses carnets de petites choses vues, souvent dénuées d'intérêt sociologique.

---

<sup>1</sup> Gilberto FREYRE, « Social life in Brazil in the middle of the 19th century », *Hispanic American Historical Review*, vol. 5, n°4, 1922, p. 593-609.

<sup>2</sup> Daniel P. KIDDER, James C. FLETCHER, *Brazil and the Brazilians : portrayed in historical and descriptive sketches*, Philadelphia, Childs and Peterson, 1857.

<sup>3</sup> Alfred Russel WALLACE, *A narrative of travels in the Amazons and Rio Negro*, London, New York, Ward

Cela ne l'empêche pas d'affirmer : « The condition of the slave population here is much less abject and wretched than I expected to find it. Slaves are generally treated with kindness and humanity by their masters. Their color operates less to their prejudice than with us. Their freedom in many cases lies within their reach and may be obtained as it often is, by industry and frugality. »<sup>4</sup> Alfonse Rendu, chargé par la France d'étudier les maladies au Brésil, a été reçu dans les foyers de la bourgeoisie, mais ses informations ne vont pas au-delà de quelques observations rapides. Freyre prend de lui cette généralisation accrocheuse : « [les Brésiliens] leur passion pour les femmes ne connaît point de frein, ils s'y abandonnent sans retenue et ne reculent devant aucune tentative pour la satisfaire »<sup>5</sup>. Rendu donne pourtant à la ligne suivante des faits intéressants, apparemment tirés de l'observation : « Aussi rien de plus commun dans une famille brésilienne que de voir des enfants de toutes les couleurs ; et parfois la maîtresse de la maison en montrant une nombreuse lignée n'éprouve pas la moindre émotion : « voilà mes enfants, dit-elle à l'étranger, ceux-ci sont à mon mari ». Tous sont élevés en commun et souvent l'on ne remarque aucune différence entre la descendance légitime et les enfants adultérins. Une dame brésilienne loge souvent chez elle sa rivale ou plutôt ses rivales ; en général ce sont des négresses esclaves ; le plus ordinairement elle ne paraît pas en prendre le moindre souci »<sup>6</sup>.

Le problème que nous souhaitons soulever ici n'est pas celui de la rigueur du jeune Freyre. Il s'agit plutôt de celui de l'utilisation des relations de voyage pour la sociologie ou l'histoire sociale des relations raciales au Brésil. L'abondance des relations de voyage écrites au XIXe siècle a conduit les spécialistes de l'étude des Noirs ou des relations raciales au Brésil<sup>7</sup> à construire des généralisations à partir d'extraits de ces récits<sup>8</sup> en complément d'une documentation tirée d'archives administratives brésiliennes. Pourtant ces voyageurs proposaient beaucoup d'affirmations dont il est difficile de retracer les modes de construction. Ce texte se propose, à partir de la lecture d'un échantillon de ces comptes-rendus de voyage, d'examiner le type d'informations qui étaient proposées au sujet des relations raciales et d'envisager quelques pistes pour un usage critique. Il ne s'agira pas ici de proposer une version personnelle de l'état des relations raciales brésiliennes, mais d'attirer l'attention sur quelques problèmes généraux de méthode. Il ne s'agira pas non plus d'étudier pour lui-même chaque relation de voyageur. Notre but est ailleurs : préciser quelques limites et

---

Lock & co. 1889, p. 82.

<sup>4</sup> Walter COLTON, *Deck and port*, New York, Barnes and Burr, 1860, p. 112.

<sup>5</sup> Gilberto FREYRE, art. cit., p. 611.

<sup>6</sup> Alfonse RENDU, *Etudes topographiques, médicales et agronomiques sur le Brésil*, Paris, Baillière, 1848, p. 18.

<sup>7</sup> Les travaux portant sur les « races » ne doivent pas être confondus avec les enquêtes destinées à étudier spécifiquement les « relations raciales », qui débutent essentiellement au Brésil avec Donald Pierson.

<sup>8</sup> On trouve une liste détaillée de ces récits de voyage entre 1809 et 1889 dans : Donald BRAND «A brief history of anthropology in Brazil », *New Mexico Anthropologist* vol. 5, n°4, 1941, p. 99-150.

précautions importantes que les analystes des relations raciales (sociologues, anthropologues et historiens) pourraient être intéressés à prendre en compte lorsqu'ils utilisent les récits de voyageurs au Brésil.

## **L'USAGE DES RECITS DE VOYAGE DANS LA DESCRIPTION DES RELATIONS RACIALES**

Les analystes des relations raciales ont, d'une manière générale, porté plus souvent leur attention sur ce que disent les voyageurs que sur la façon dont les informations étaient obtenues<sup>9</sup>. Ils examinent par exemple l'évolution du regard des voyageurs sur le pays entre deux époques ou au cours d'un même voyage, en parlant d'« observations » d'une manière large. L'imprécision du terme d'observation offre peu de bases concrètes au lecteur actuel qui voudrait comprendre sur quoi la connaissance des relations raciales peut se fonder quand les sociologues ou les historiens travaillent à partir de relations de voyage. Le lecteur actuel de ces analyses sociologique ignore ainsi finalement en général la différence entre ce qui a été vécu, vu de loin, appris de témoins de première main, entendu dire, etc. Par exemple, Jeanine Potelet, qui a analysé les récits de marins et voyageurs français entre 1810 et 1840 rapporte des « descriptions » sans questionner l'origine des affirmations<sup>10</sup>. Il est aussi courant de voir étudiés les récits de voyage pour eux-mêmes sous l'angle littéraire ou comme « un certain regard étranger »<sup>11</sup>. L'analyse de ce regard est aussi souvent faite en dénonçant l'ethnocentrisme des voyageurs<sup>12</sup>.

Si l'on tri par spécialités, on constate que les historiens ont souvent fait usage de récits de voyage pour décrire l'esclavage (ce qui n'est pas la même chose que s'intéresser aux relations raciales<sup>13</sup>), par exemple ceux de Fletcher et Kidder, Koster, Couty, Debret, Burton, Saint-Hilaire, Rugendas.

---

<sup>9</sup> Voir par exemple : Michel BERTRAND, Laurent VIDAL (dir.), *A la redécouverte des Amériques, les voyageurs européens au siècle des indépendances*, Toulouse, PU du Mirail, 2002.

<sup>10</sup> Jeanine POTELET, *Le Brésil vu par les voyageurs et les marins français, 1816-1840, témoignages et images*, Paris, L'harmattan, 1994.

<sup>11</sup> Voir par exemple : Regina Horta DUARTE, « Olhares estrangeiros: viajantes no vale do rio Mucuri », *Revista brasileira de historia* vol.22, n° 44, 2002, p. 267-288. Ou encore : Eneida Maria SELA, « A África carioca em lentes europeias : corpos, sinais e expressões », *Revista brasileira de historia*, vol.26, n° 52, 2006, p.193-225.

<sup>12</sup> Par exemple : Richard GRAHAM « Juggling race and class in Brazil's past », *Publication of the modern language association* », vol. 123, n°5, 2008, p. 1717-1722. Cela ne concerne pas seulement le Brésil. Par exemple pour une vision du *Deep South* américain en fonction de la dénonciation du racisme : Laurence PRESCOTT, « Journeying through Jim Crow : Spanish american travelers in the United States during the age of segregation », *Latin American Review*, vol 42, n°1, 2007, p. 3-28.

<sup>13</sup> La plupart des voyageurs décrivent les rapports que les serviteurs avaient en tant qu'esclaves avec leurs maîtres. Mais il est difficile de démêler ce qui tient à la couleur et ce qui tient au statut légal ou social dans ces relations. Dans ce texte on intégrera au titre de « relations raciales » les rapports entre maîtres et esclaves puisque la connaissance de ceux-ci est indispensable à cette sociologie.

Mais ils omettent généralement d'indiquer au lecteur selon quelle méthode ils ont trié les informations. Certes, les récits de voyage sont en général pour eux des sortes de vignettes illustratives qui complètent les archives. Mais le lecteur qui ne mesure pas les valeurs relatives des sources semble invité à croire les voyageurs. João José Reis écrit par exemple :

«En ville, écrivaient les naturalistes allemands Johann Baptist Von Spix et Karl Frederick Von Martius qui visitèrent la ville de Bahia en 1818, il est très triste de voir la condition de ceux qui sont obligés de gagner chaque jour une certaine somme [...] destinée à leurs maîtres ; ils sont considérés comme un capital sur pied et, comme leurs maîtres veulent récupérer dans un certain délai le capital et les intérêts, ils ne les ménagent pas. »<sup>14</sup>

Reis n'aborde pas la question de la fiabilité du témoignage de Spix et Martius dans le domaine concerné. Les voyageurs ne peuvent pourtant avoir une connaissance égale de tous les aspects de la société qu'ils décrivent. D'où tirent-ils leurs informations ? Les exemples de ce type ne sont pas isolés. L'historien des relations raciales Charles Boxer<sup>15</sup> utilise par exemple les écrits de Le gentil de la Barbinais, voyageur du XVIIIe siècle, pour confirmer l'attrance irréprouvable des Brésiliens blancs pour les *mulatas*. Dans cet exemple comme dans d'autres, Boxer semble placer ces témoignages au même rang que les textes des religieux ou des administrateurs. Carl Degler, de même, dans un article souvent cité<sup>16</sup>, reprend telles quelles certaines déclarations de voyageurs sans préciser si ces gens étaient en mesure de savoir ce qu'ils affirment. Ainsi le peintre allemand Johan Rugendas prétendait que les lois sur les esclaves brésiliens n'étaient pas appliquées par les propriétaires. Le Français Charles Expilly, au Brésil dans les années 1850, dit aussi qu'à Rio les esclaves pouvaient se plaindre à la police, contrairement à ce qui se passait à la campagne. L'historien Manoel Cardozo signale également que les voyageurs ont en général relevé l'absence de préjugés raciaux et il semble considérer la chose comme acquise :

« The absence of racial prejudice in Brazil and of a color line struck every American visitor with wonder. There was clearly no segregation on the basis of race, no feeling against inter-racial alliances »<sup>17</sup>.

Les arguments d'autorité qu'il emploie (appuyés sur Ewbank, Fletcher et Kidder, Codman) ne peuvent pourtant remplacer la compréhension du sens des rapports sociaux vécus par les Brésiliens. Quand l'historien s'appuie de façon indifférenciée sur les travaux d'autres historiens et sur des

---

<sup>14</sup> João José REIS, « La révolte des Haoussa de Bahia en 1807. Résistance et contrôle des esclaves au Brésil », *Annales*, 2006/2, p. 383-418, ici p. 385

<sup>15</sup> Charles R. BOXER, *Race relations in the portuguese colonial empire 1415-1825*, Oxford, Clarendon Press, 1963.

<sup>16</sup> Carl DEGLER, « Slavery in Brazil and the United States : An Essay in Comparative History », *American Historical Review*, vol. 75, n° 4, 1970, p. 1004-28.

<sup>17</sup> Manoel CARDOZO, « Slavery in Brazil as described by the Americans (1822-1888) », *The Americas*, vol. 17 n°3, 1961, p. 241-260; ici p. 255.

récits de voyage, l'imprécision méthodologique peut se trouver augmentée. Mário Maestri<sup>18</sup> par exemple donne dans le corps du texte des généralisations et cite en note les références des livres qu'il utilise en mélangeant ouvrages d'historiens et récits de voyageurs et, pour ces derniers, sans indiquer quels passages il utilise. Katia de Queiros Mattoso<sup>19</sup> cite à la fin de son livre les sources qu'elle a exploitées, dont de nombreuses relations de voyage, mais sans indiquer au lecteur quelles informations sont tirées de quelles sources et sur la base de quel tri. Il manque donc dans les travaux d'histoire les plus courants sur le sujet un éclaircissement méthodologique sur l'utilisation de ces relations de voyage.

Le problème, nous semble-t-il, est encore plus clair chez les sociologues, qui, eux, ne tirent pas leurs idées historiques de la fréquentation des archives, mais d'un choix de textes portant sur le passé. Donald Pierson, fut le premier sociologue à proposer une étude complète des « relations raciales » et l'un des rares à proposer (certes en note de bas de page) une courte explication de sa position vis-à-vis des récits :

« Je connais naturellement les failles et les lacunes des relations de voyage. Il est clair que ces informations n'ont pas toujours une valeur comparable à celles de chercheurs entraînés. Pourtant, leur dénier toute véracité est une option à déconseiller. Procéder de la sorte serait faire preuve d'un scepticisme aussi peu raisonnable que de les accepter toutes naïvement et sans critique. Une fois soigneusement triées et utilisées avec prudence, elles constituent d'utiles sources d'information de première main. Les observations qui se répètent dans les récits de différents observateurs sont particulièrement intéressantes<sup>20</sup>.

On ne peut qu'être d'accord ; le problème est cependant que Pierson ne dit pas comment il trie. Par ailleurs, il utilise essentiellement des auteurs de langue anglaise, et écarte donc l'apport des Français ou des Allemands, ce qui montre qu'il ne cherchait pas à exploiter toutes les possibilités. Enfin, il est assez évident qu'il se sert des passages susceptibles d'étayer ses propres idées : le vivre ensemble sur une longue période a donné naissance à des liens forts, souvent affectifs, qui ont sapé les frontières de castes<sup>21</sup>. Ainsi, dans son chapitre sur l'esclavage, après avoir cité Henry Koster et George Gardner sur des points de détail factuels, il affirme que l'esclavage a été au Brésil particulièrement plus « doux » qu'ailleurs. Il le prouve à partir d'extraits parfois factuels, parfois généralisants.

Il recourt d'abord à une déclaration de Richard Burton sur le calice « peu amère » de l'esclavage brésilien. Puis une série de références destinée à montrer l'intégration des esclaves à la famille brésilienne bourgeoise : le commentaire de dessins de Debret, une citation de Charles Samuel Stewart (de son *Brazil and La Plata: the personal record of a cruise*, 1856) 3 références à Maria Graham (*Journal of a voyage to Brazil* de 1824), une citation de Koster (tirée de *Travels in Brazil* de 1816). Il ajoute des phrases venant des textes érudits de Freyre et

---

<sup>18</sup> Mario MAESTRI, *L'esclavage au Brésil*, Paris, Karthala, 1991.

<sup>19</sup> Katia de QUEIROS MATTOSO, *Etre esclave au Brésil*, Paris, Hachette, 1979.

<sup>20</sup> Donald PIERSON, *Branços e pretos na Bahia*, São Paulo, Companhia editora nacional, 1971, p. 144.

<sup>21</sup> PIERSON, *op. cit.*, p. 150.

de l'anthropologue brésilien Lacerda, soit des spécialistes non voyageurs, sans doute en tant qu'arguments d'autorité.

Dans le chapitre sur l'ascension des métis, les références aux voyageurs sont également nombreuses et continuent à suivre suivent une logique peu rigoureuse. Un peu plus loin, l'idée, qui lui tient pourtant à cœur, que l'ascension sociale des métis a conduit à un changement des normes sociales et celle de la supériorité des nouvelles solidarité de classe sur les préjugés racistes, ne sont pas prouvées<sup>22</sup>. En fait il s'appuie fortement sur Freyre ou Nina Rodrigues, qui se fondent eux-mêmes sur des sources diverses. Ainsi un auteur peut étayer une généralisation en citant un autre auteur qui s'appuie lui-même sur une généralisation de voyageur.

L'un des principaux détracteurs de Pierson, le sociologue brésilien Florestan Fernandes<sup>23</sup> a fait, lui, moins souvent usage de récits de voyageurs, sans doute car il était hostile à l'idée de l'absence de préjugés raciaux qu'on y trouve fréquemment. Dans le livre écrit avec Roger Bastide, il cite Mawe, Saint-Hilaire, Spix et Von Martius essentiellement pour des données statistiques ou géographiques, puis Pierre Denis pour des généralités sur l'esclavage. A propos de Couty, Fernandes déclare que ses explications « méritent une considération spéciale<sup>24</sup> » car cet auteur montrerait les obstacles qui gênaient les esclaves libérés dans l'adaptation à la situation post-esclavage. Mais il ne dit rien sur l'origine des informations. On retrouve le même procédé dans son ouvrage central sur le sujet, dans lequel il cite Couty, Rugendas et Saint-Hilaire, en sélectionnant les déclarations qui vont dans son sens<sup>25</sup>. Il reprend ainsi une phrase de Couty sur le désir qu'auraient les esclaves de ne rien faire, mais il laisse de côté l'accusation de paresse, comme celle voulant que la plupart des travaux ouvriers pénibles sont faits par des immigrés dans le Sud.

Nous n'irons pas plus loin dans le relevé de ces usages critiquables : il existe bien, selon nous, un problème général de méthode qui n'est d'ailleurs pas limité aux questions brésiliennes<sup>26</sup>. Pourtant le problème n'est pas insoluble et a pu être traité frontalement, notamment par les historiens africanistes. Gerard Chouin a par exemple proposé de focaliser l'attention sur la distinction entre les données que le voyageur tient d'une source orale locale, celles qu'il tire lui-même de l'observation directe et celles qui proviennent de déductions faites par le voyageur à partir de sources orales ou

---

<sup>22</sup> PIERSON, *op.cit.* p. 224.

<sup>23</sup> Sur Pierson et Fernandes : Christophe BROCHIER, « Donald Pierson et la sociologie des relations raciales au Brésil », *Revue d'histoire des sciences humaines* n° 25, 2011, p. 294-324.

<sup>24</sup> Roger BASTIDE, Florestan FERNANDES, *Branços e negros em São Paulo*, São Paulo, Companhia editora nacional, 1971, p. 63.

<sup>25</sup> Florestan FERNANDES, *A integração do negro à sociedade de classe*, São Paulo, Dominus 1965..

<sup>26</sup> L'analyse des récits de voyage se concentre souvent sur la critique du regard des Européens. On verra entre autres : le numéro spécial de *Ethnohistory* consacré à ce sujet (vol. 33, n°2, 1986), l'article de Katherine GEORGE sur les voyages en Afrique (« The civilized looks at the primitive Africa 1400-1800 : a study in ethnocentrism », *Isis*, vol. 49, n°1, 1958, p. 62-72), le livre de Frédéric TINGUELY sur l'Inde (*Le Fakir et le Taj Mahal*, Genève, La Barronnière, 2011), ou celui de Frédéric JACQUIN sur la Perse (*Le voyage en Perse au XVIIe siècle*, Paris, belin, 2010).

directes<sup>27</sup>. Plus modestement, nous nous borderons ici à montrer comment l'examen attentif des textes permet de proposer certains usages possibles des affirmations des voyageurs ou plutôt certaines précautions importantes pour ces usages.

## **CONDITIONS GENERALES DE PRODUCTION DES RELATIONS DE VOYAGE AU BRESIL (1808-1933)**

En 1808, les ports brésiliens s'ouvrent au commerce étranger et certains voyageurs en général Anglais ou Français ou Américains commencent à donner des descriptions du pays. A partir des années 1930, la publication de nombreuses études brésiliennes (en particulier les travaux de Freyre et Buarque de Holanda) va imposer certaines idées sur la vie sociale et les relations raciales dans ce pays. Notre analyse se concentre donc sur les textes les plus cités pour la période 1808-1933. Ces textes sont de natures très diverses car les voyageurs sont aussi eux-mêmes très différents. La catégorie « voyageurs » ne saisit donc qu'un point commun superficiel, ce qui rend l'exploitation des textes plus délicate encore que l'avons suggéré dans les pages précédentes. Les premiers voyageurs à explorer le Brésil sont souvent des aventuriers fortunés qui veulent découvrir les Amériques ou s'embarquent pour des tours du monde. Ils cherchent l'exotisme et l'aventure et tendent à insister sur les péripéties des voyages. D'autres sont des missionnaires anglo-saxons, venus prêcher ; mais il y a aussi des commerçants qui s'installent pour des durées plus ou moins longues, des naturalistes, des marins et enfin des fonctionnaires en mission. Tous ces hommes ont donc des buts différents et vivent des temps de séjour variables : de quelques semaines à plusieurs années (pour les commerçants ou les diplomates). Ils sont souvent avares d'informations sur eux-mêmes et l'analyste en est le plus souvent réduit aux suppositions sur des points aussi importants que le financement du voyage, l'ensemble de ses buts réels, les appuis humains et les sources d'information dont dispose l'auteur. La plupart des récits de voyage de notre échantillon partagent cependant la caractéristique de fournir des sortes de récits de découverte qui insistent sur les épreuves mais aussi les ravissements vécus par le voyageur/explorateur. Les livres sont destinés à être lus par un large public et ne décrivent pas la routine de la vie de l'installé. Ils insistent au contraire sur les parcours dans la jungle, la rencontre pittoresque avec les fermiers ou les esclaves, etc. La comparaison des textes sur une centaine d'années montre cependant facilement que les voyageurs vont en principe à peu près aux mêmes endroits et décrivent des choses assez comparables. Il est également assez évident, bien qu'il soit difficile de le montrer précisément dans chaque cas, que les choses « vues »

---

<sup>27</sup> Gérard CHOUIN, « Relations de voyage, critique historique et théorie du discours : une archéologie du dialogue dans le golfe de Guinée au XVIIe siècle », in : Monique CHASTANET et Jean-Pierre CHETIEN, *Entre la*

sont parfois empruntées à des textes publiés précédemment. Les voyageurs ont lu avant de partir et essaie sans aucun doute de retrouver sur place ce que d'autres ont décrit précédemment. Il est à peu près certains que certains d'entre eux ont rencontré d'autres voyageurs latino-américanistes, même si, d'une manière générale, ils se gardent de préciser ce qu'ils doivent à d'autres. On sait cependant explicitement que les voyageurs fortunés ou mandatés par le pays d'origine sont en général pourvus de lettres de recommandations pour des hommes de science, des politiciens et des notables locaux. Le Français Charles Wiener en mission officielle écrit :

« En route pour Piracicaba. Le Président de l'Etat, M. Tibiriça et son secrétaire d'État, le Dr Carlos Botelho, ont préparé ma tournée en invitant les autorités à me guider à travers les grandes cultures et à me faire connaître les manufactures et ouvrages d'utilité publique »<sup>28</sup>.

Dans les *fazendas* qu'ils visitent, ils sont apparemment reçus à bras ouverts. George Clémenceau visite par exemple la *fazenda* de Santa Cruz et se trouve apparemment satisfait de ce qu'il apprend. Moins célèbre, Eugène de Robiano est de même enchanté de l'accueil campagnard brésilien :

« Arrivez-leur un beau matin de n'importe quelle contrée du monde, porteur d'un simple mot d'introduction : on ne vous demandera ni dans quel but vous venez ni combien durera votre séjour [...] en revanche, on vous souhaitera la bienvenue, on s'empressera autour de vous ; le chef de la famille vous offrira sur place un siège et le café ; d'un mot il vous initiera aux habitudes de la maison [...]. Puis joignant le fait à la parole, il ordonnera à l'*administrador* de mettre à vos ordres des esclaves et des mules [...] Au bout de deux jours vous vous trouvez établi sur le pied de vos hôtes [...] Je le demande, peut-on rêver meilleur accueil et n'avais-je pas raison de dire que c'est à l'intérieur qu'il faut aller juger de l'hospitalité brésilienne ? »<sup>29</sup>

Beaucoup de ces voyageurs sont des hommes cultivés qui voyagent en prenant des notes et s'intéressent à de nombreux aspects de la société brésilienne. Certains sont en poste au Brésil comme Gobineau ou Couty. Il y a aussi des hommes politiques connus comme Théodore Roosevelt ou George Clemenceau qui font des visites plus courtes. D'autres enfin sont des commerçants ou des globe-trotters. Leurs parcours suivent pourtant un modèle typique : les voyageurs arrivent en bateau à Rio de Janeiro et s'extasient sur la beauté de la baie au petit matin. Puis ils commentent l'organisation générale de la vie dans la capitale : les transports, l'agitation sur le port, l'architecture, la vie commerciale. Ils sont en général reçus dans la bonne société carioca qu'ils décrivent brièvement. Les chapitres sur Rio rassemblent souvent des remarques sur le mélange des races et des classes qui surprend généralement le nouveau venu. Avant 1888, on trouve toujours des descriptions assez longues de la vie des esclaves en ville. Ensuite notre voyageur typique se rend à Petrópolis, notamment pendant le règne de Dom Pedro II, où il profite de la fraîcheur et observe les

---

*parole et l'écrit contributions à l'histoire de l'Afrique en hommage à Claude-Hélène Perrot*, Paris, Karthala, 2008.

<sup>28</sup> Charles WIENER, *333 jours au Brésil*, Paris, Delagrave, 1911, p. 46.

<sup>29</sup> Eugène de ROBIANO, *Dix-huit mois dans l'Amérique du Sud*, Paris, Plon, 1878, p. 61-62.

conditions de vie de la bourgeoisie.

L'étape suivante consiste presque inmanquablement à visiter des *fazendas*. L'étranger est reçu avec grande amabilité par les planteurs de la région de Rio ou de São Paulo. Les journées à la ferme sont l'occasion de découvrir la vie domestique, l'intégration des gens de couleur dans la famille étendue, la question de l'esclavage agricole, de l'abolition et de l'immigration. Les planteurs parviennent en général à faire comprendre au voyageur le caractère pour eux épineux des problèmes de main-d'œuvre dans un pays agricole. Le séjour à São Paulo est ensuite l'occasion pour le voyageur de comparer l'activité économique dans les deux villes en montrant la supériorité de la plus méridionale. Parfois il pousse le voyage jusqu'aux villes minières, puis à Salvador ou Recife, plus rarement en Amazonie ou dans le Sud du pays, à moins de faire profession d'explorateur ou de naturaliste. Le reste du *Nordeste* et le *Mato Grosso* sont en principe ignorés. Certains voyageurs, comme Ferdinand Denis n'hésitent pas à décrire des régions où ils ne sont jamais allés en fait.

De retour chez eux, les voyageurs mettent en forme leurs notes soit comme récit de voyage classique privilégiant le pittoresque et l'aventure, soit sous une forme plus organisée de description plus systématique du pays et de sa vie sociale, culturelle et économique<sup>30</sup>. Ils respectent ainsi en général certains codes implicites de la littérature de voyage : absence d'informations sur les motifs précis et la préparation du voyage, effacement du voyage de retour au profit de la description du voyage de l'aller, recherche de descriptions exotiques<sup>31</sup>. Pour leurs analyses ils s'aident en général de lectures sur le sujet, les premiers voyageurs comme Debret inspirant les suivants<sup>32</sup>. Mais les emprunts, comme on l'a dit, ne sont en général pas signalés. Louis Couty se singularise sans doute à ce sujet puisqu'il cite dans son *Esclavage au Brésil* (Paris, Guillaumin, 1881) les noms de notables chez qui il s'est rendu, les interventions publiques d'intellectuels, les débats dans les journaux et les discussions personnelles, et il ajoute : « je désire qu'en lisant cette étude où je me suis abstenu de toute citation, mes collaborateurs y retrouvent ce qui leur appartient (...) »<sup>33</sup>.

En règle générale, donc, les voyageurs affirment beaucoup et prouvent peu, ce qui est une caractéristique habituelle de ce type d'entreprise qui n'est pas destinée à produire de la sociologie.

---

<sup>30</sup> La perspective de la fin de l'esclavage a incité les voyageurs à envisager le Brésil comme une source d'opportunités commerciale et comme un débouché migratoire. Voir : Claudia Andrade dos SANTOS, « Abolition et immigration : modèles de colonisation agricole des voyageurs français au Brésil (1850-1900) » In : Claudia Andrade dos SANTOS et alii, *Modèles politiques et culturels au Brésil : Emprunts, adaptations, rejets XIXe*, Paris, L'harmattan, 2003.

<sup>31</sup> Ces caractéristiques typiques sont décrites par Silvain VENAYRE, « Roman, aventure et histoire la question de la vérité dans les récits d'aventure vécus », in : Marie-Christine GOMEZ-GERAUD et Philippe ANTOINE (dir.), *Roman et récit de voyage*, Paris, Presses universitaires de la Sorbonne, 2001.

<sup>32</sup> Il est probable qu'une partie de ces voyageurs, comme d'autres, emportaient des livres avec eux et que leur récit fut une sorte de dialogue avec les auteurs précédents. Voir : Neil SAFIER : « Every day that I travel ...is a page that I turn' : Reading and observing in eighteenth century Amazonia », *Huntington Library Quarterly*, vol. 70, n°1, 2007, p.103-128.

<sup>33</sup> Louis COUTY, *L'Esclavage au Brésil*, Paris, Guillaumin, 1881, p. 3.

Plusieurs mois de voyages, parfois des années de séjour, de nombreuses conversations et d'abondantes lectures autorisent en général l'auteur à affirmer et généraliser. Mais leur principal souci n'est pas l'exactitude à laquelle ils préfèrent la séduction du public par l'exotisme. L'auteur cherche donc à faire valoir le caractère aventureux de son périple, mais également à montrer à quel point il s'est bien intégré à la société brésilienne. La référence à des « amis » brésiliens nombreux, et l'utilisation de mots typiquement brésiliens sont des gages de ce contact approfondi et réussi. Il résulte de cette configuration que les récits de voyage donnent du pays en général une vision amicale. Les imperfections du pays sont décrites en particulier avant la fin du XIXe siècle comme on le ferait d'un pays encore sauvage qui ne s'est civilisé qu'en surface, mais le réquisitoire n'est que rarement implacable.

Les conditions de production de ces comptes-rendus de voyage déterminent comme on peut s'y attendre le type d'information que l'on y trouve. Le marin Thomas Lindley qui a été emprisonné pendant plusieurs mois pour trafic de bois parle longuement de sa détention et du fonctionnement des casernes où il était retenu<sup>34</sup>. Les membres de la noblesse européenne tel le comte de Suzannet<sup>35</sup> sont attentifs à décrire les élites brésiennes et soulignent leur « médiocrité ». Ceux qui ont voyagé dans le but de déterminer les possibilités d'échanges commerciaux détaillent les caractéristiques de l'économie locale. L'utilisateur actuel devrait donc connaître les conditions de production pour lire de façon adéquate : le temps de séjour, la profession du voyageur, les types de contacts avec la société, les idées préconçues, les intentions initiales, etc. Même si l'on ne possède pas toutes ces données, le simple examen attentif des textes permet de déceler quelques aspects du rapport entre conditions d'observations et descriptions qui devraient être prises en compte dans toute tentative d'exploitation sociologique ou historique de ces documents.

## L'INFLUENCE DES ELITES LOCALES

L'historien Pedro Calzadilla a proposé de faire du discours des voyageurs étrangers du XIXe siècle au Venezuela un appendice de la mentalité des élites créoles<sup>36</sup>. Voyageurs, politiciens locaux et intellectuels auraient adopté les mêmes critères de jugement et les mêmes opinions nationalistes et dépréciatives vis-à-vis du peuple. La thèse est peut-être exagérée, mais il est indubitable qu'il existe

---

<sup>34</sup> Thomas LINDLEY, *Voyage au Brésil*, Paris, Leopold Collin, 1806.

<sup>35</sup> Louis Constant Alexandre Chavagnes comte de Suzannet (1814-1862), fils d'officier vendéen, avait réalisé des voyages dans les années 1830 qu'il relata dans des livres et des articles. Le récit de son séjour au Brésil a été publié par la Revue des Deux Mondes en 1844 sous le nom de Louis de Chavagnes.

<sup>36</sup> Pedro CALZADILLA « Etrangers ou créoles ? Les discours des voyageurs étrangers sur le Venezuela du XIXe siècle », in Laurent VIDAL, *op. cit.*

un rapport entre les remarques des voyageurs et les idées des élites locales. Pour s'en convaincre, il faut repérer les différences de précision que les relations de voyage laissent apparaître selon les thèmes. Ainsi, le très précis compte-rendu du naturaliste Hermann Burmeister au XIXe siècle livre, au début, des notes descriptives sur la morphologie de la ville de Rio et la vie des étrangers. Elles sont sans aucun doute tirées de l'observation personnelle. Par exemple : « Dans chaque maison (...) ou dans chaque lieu de réunion se trouve une grande jarre de terre ordinaire sans vernis remplie d'eau et une tasse [...] attachée au mur par une chaîne. Ainsi tout nouvel arrivant peut boire une gorgée, ce dont il se prive rarement (p. 52)<sup>37</sup> ». Quand il aborde la question des Noirs, en revanche, Burmeister mélange les choses vues et la reprise d'opinions ou de généralisations empruntées en les entrelaçant de manière complexe. Certains aspects de la vie des Noirs viennent indubitablement de l'observation : « J'ai vu des mulâtresses montrant à chaque doigt deux ou trois bagues de diamant et autour du cou des colliers d'or munis le plus souvent d'une croix ou d'une médaille de saint en pendentif » (p. 53). Mais un peu plus loin, il reprend à son compte les idées reçues de ses hôtes : « Quant à leur caractère [des mulâtres], on ne les estime pas beaucoup ; on les dit faux, avares et mauvais avec en même temps des aptitudes et des talents, un tempérament passionné doublé d'une moralité assez relâchée » (p. 53). Il laisse ensuite apparaître plus clairement encore l'influence des idées venant des milieux qu'il fréquente : « Bien que convaincu par l'observation qu'il est exact que les Noirs soient inférieurs physiquement et mentalement aux Blancs et que jamais ils ne pourront dépasser leur condition servile, je les ai toujours tenus en grande sympathie (...) ». Son portrait des Noirs en tant que serviteurs, employés ou esclaves paraît exactement moulé sur les idées et les intérêts des propriétaires d'esclaves urbains : les Noirs sont ponctuels mais parfois faux et toujours tentés par la paresse, ils se sont habitués au fouet et persistent dans leurs mauvaises habitudes par vice ; on les fait obéir moins par la bonté que par la sévérité, etc.

Il n'est pas toujours nécessaire d'examiner les textes avec autant de précision puisque les emprunts sont parfois très évidents. Par exemple Adèle Toussaint-Samson qui séjourna avec son mari au Brésil est convaincue, sous l'influence évidente de ses hôtes, que les dents des Noirs sont dangereuses et que leurs morsures peuvent conduire à de terribles séquelles<sup>38</sup>. Mais dans ce cas comme dans les autres, peu d'auteurs avouent retranscrire servilement et sans tri les lieux communs de leurs interlocuteurs. Fletcher et Kidder donnent ainsi une description très complète de la vie sociale brésilienne, mais ils utilisent aussi des observations personnelles aussi bien que des sources écrites et des informations venant des « plus intelligents des Brésiliens ». On ne sait pas en fait ce qui nourrit quoi.

---

<sup>37</sup> Hermann BURMEISTER, *Viagem ao Brasil atraves das províncias do Rio de Janeiro e Minas Gerais*, São Paulo, Livraria Martins Editora, 1952, p. 52.

Saint-Hilaire en introduction de son récit de voyage réalisé en 1817 est un peu plus précis :

« J'ai poussé l'exactitude jusqu'au dernier scrupule ; et, je dois l'avouer je me suis moins attaché à rendre mon style plus correct qu'à peindre fidèlement ce que j'avais observé. Cependant, il faut en convenir, le voyageur ne saurait tout voir par lui-même. Il passe lorsque l'on sème, il sera dans des lieux bien éloigné quand on récoltera ; il est donc souvent obligé de s'en rapporter au témoignage d'autrui, et par conséquent il peut être trompé. Plus d'une fois, peut-être, aurai-je éprouvé ce sort ; mais c'est alors seulement que j'induirai en erreur ceux qui liront ce livre. »<sup>39</sup>

Face aux lacunes du voyage, le recours aux informateurs s'imposait. La plupart des visiteurs étrangers étaient des hommes instruits capables de converser en portugais, en espagnol ou en français avec leurs hôtes<sup>40</sup>. Si les *fazendeiros* isolés n'avaient pas plus de conversation que ne le décrit en 1844 Chavagnes<sup>41</sup>, la fréquentation de politiciens et d'hommes de science dans les villes était mise à profit. Les Brésiliens lettrés, avides de rencontres étaient habitués à recevoir des Européens et des Américains et devaient tenir prêts des arguments et des explications donnant une version du fonctionnement de leur société. Joseph Burnichon qui passe trois mois à Bahia en 1907 dit clairement d'où viennent ses informations :

« Manifestement c'était l'élément noir qui prédominait dans l'interminable défilé. Ce fut pour moi l'occasion d'une petite enquête auprès de l'aimable docteur Alfredo. Nul ne pouvait me renseigner mieux sur les choses de son pays<sup>42</sup>. » Le savant Brésilien explique ensuite au Français que la population noire diminue au Brésil car les anciens esclaves ont préféré la paresse et l'alcoolisme au labeur. Malgré l'égalité juridique, le *mea culpa* et la « ruine » de beaucoup d'exploitants blancs, les Noirs garderaient « un trésor de rancune ». Ce qui empêche les Noirs de devenir les maîtres est l'illettrisme qui ôte le droit au vote et le fait que « la race ne produit que par exception des hommes d'intelligence au-dessus de la moyenne et capables de haute culture »<sup>43</sup>.

Mais tous ne sont pas aussi clairs. Beaucoup de leurs descriptions sont présentées comme de première main alors qu'elles ne peuvent venir des expériences personnelles de voyageurs aux séjours courts. Emile de Saint-Martial en 1898 conclut ainsi péremptoirement, alors qu'on ne lui a présenté qu'un seul prêtre :

« Les religieux du Brésil sont très indépendants et de mœurs plutôt dissolues (...) on les voit dans les cafés, dans les fêtes, ils ne reculent pas devant une partie de billard et beaucoup sont musiciens ».<sup>44</sup>

---

<sup>38</sup> Adèle TOUSSAINT-SAMSON, *Une parisienne au Brésil*, Paris, Ollendorff, 1883.

<sup>39</sup> Auguste de SAINT-HILAIRE, *Voyages dans l'intérieur du Brésil*, Paris, Grimbert et Dorez, 1850, première partie, p. x.

<sup>40</sup> Pour ne citer que quelques noms d'auteurs souvent cités, Edouard Montet (1856-1934) est historien et professeur d'hébreu à l'université de Genève, Francis de Castelnau (1810-1880), est entomologiste, le comte de Suzannet (1814-1862) est pair de France, Robert Walsh (1772-1852) pasteur en poste à l'ambassade britannique, Gustave Aimard (1818-1883) est romancier, etc.

<sup>41</sup> Louis de CHAVAGNES, « Le Brésil en 1844 », *Revue des deux mondes*, nouvelle série t. 7, 1844, p. 66-107.

<sup>42</sup> Joseph BURNICHON, *Le Brésil d'aujourd'hui*, Paris, Perrin, 1910, p. 74.

<sup>43</sup> *Ibid.* p. 75

<sup>44</sup> Emile de SAINT-MARTIAL, *Au Brésil*, Paris, Flammarion, 1898, p. 91.

C'est ce processus d'emprunt fait par des gens curieux d'apprendre vite et qui font confiance à la bonne société brésilienne qui explique au moins en partie la convergence des conclusions sur des points qui tenaient à cœur aux élites brésiliennes, comme la nécessité d'importer des travailleurs blancs ou l'impossibilité de moderniser un pays constitué de descendants d'Africains. Ainsi, Etienne de Rancourt qui est à Rio en 1899, épouse les idées méprisantes des planteurs au sujet des Noirs et des métis. S'il remarque sans ambiguïté que « [l'abolition] n'a pas amélioré autant qu'on pourrait le croire le sort de l'ancien esclave »<sup>45</sup>, il explique ce fait par la paresse et le manque d'esprit d'initiative des Noirs. De même, Montet, par ailleurs fin observateur, parvient-il à une conclusion qui s'accorde parfaitement au point de vue de la bourgeoisie brésilienne :

« La race noire laissera-t-elle derrière elle au Brésil quelques traces durables de son passage ? Fort peu en dehors de l'influence funeste exercée par l'esclavage auquel elle était soumise et des désastreuses conséquences morales qui en résultent<sup>46</sup>. »

Dans les *fazendas*, on l'a vu, les voyageurs étaient reçus à bras ouverts et partageaient le quotidien et la conversation des planteurs. Il est évident que ceux-ci n'ont pas manqué d'essayer de transmettre leur point de vue. Eugène de Robiano, si bien reçu on l'a vu, reprend avec grande complaisance la perspective de ses amis planteurs :

« Les nègres y semblent relativement heureux et ne paraissent pas avoir grandement conscience de leur état d'esclave. Il est vrai qu'ils ont beaucoup gagné sous le rapport du traitement. Ils ont retiré le plus grand avantage de la loi du 28 septembre 1871 [...] : leurs maîtres, ayant tout intérêt à s'attacher cette jeunesse sur laquelle ils n'ont plus de droits les traitent avec plus d'humanité qu'autrefois. Aussi les ai-je vus relativement bien logés, bien nourris ; on leur donne même parfois en propriété des terrains qu'ils exploitent dans leurs moments perdus [...] »<sup>47</sup>. » Un peu auparavant (p. 56), il aborde la question des débats sur le remplacement de la main-d'oeuvre servile qu'il a entendu « discuter là-bas en tous sens ». Enfin il conclut (p. 56) que les *fazendeiros* qui ont déjà « tous ou presque tous fait des sacrifices personnels en vue d'étendre l'affranchissement » voudraient certainement concourir de « grand cœur » à la disparition de l'esclavage.

L'étude attentive des textes donne à penser qu'en matière de relations des Brésiliens avec les esclaves, les voyageurs se sont essentiellement fondés sur ce qu'on leur a montré et dit. Les voyageurs n'étaient pas des enquêteurs et n'ont pas mis en place un dispositif de vérification des affirmations de leurs hôtes. Par ailleurs, la plupart d'entre eux n'avaient pas de connaissance directe des situations d'esclavage (autant que l'on puisse en juger par ce qu'ils disent d'eux-mêmes), et ils n'écrivaient pas pour faire le procès de leurs hôtes. Ainsi, il est difficile de déterminer ce que l'on peut tirer des nombreuses descriptions rapides de fazenda qui parlent « bons traitements » envers les

---

<sup>45</sup> Etienne de RANCOURT, *Fazendas e estancias*, Paris, Plon, 1901, p. 83

<sup>46</sup> Edouard MONTET, *Brésil et Argentine*, Paris, Fischbacher, 1896, p. 82.

<sup>47</sup> ROBIANO, *op. cit.*, p.72.

esclaves. Les appréciations dépendaient à l'évidence de informations fournies par les cultivateurs eux-mêmes (en plus des normes personnelles des voyageurs en matière de traitements des dépendants et domestiques qui varient en fonction du milieu et de l'époque et que nous pouvons difficilement apprécier). Charles-Hubert Lavollée, en 1852 affirme par exemple, en parlant de son hôte si hospitalier :

« M. C...de S. traite bien ses nègres, il leur a donné des cases, des jardins et ne dédaigne pas descendre dans tous les détails de leur bien être. L'esclavage ainsi pratiqué est plutôt une domesticité presque paternelle. »<sup>48</sup>

Il est possible comme le suggère Freyre que, dans de nombreux cas, l'esclavage ait relevé d'une forme de paternalisme mais il faudrait plus de descriptions précises étalées dans le temps pour en juger. Or, même dans les exposés les plus complets, comme celui de Koster, les généralisations ne sont que rarement étayées par des cas concrets<sup>49</sup>. On est tenté de suivre l'auteur puisqu' on sait qu'il a séjourné longtemps au Brésil et réalisé une sorte d'enquête sur l'esclavage. Mais il reprend, comme les autres, les catégories descriptives et normatives des Brésiliens ; par exemple une division entre gens libres et serviles à laquelle s'ajoutent les catégories raciales du métissage. La description fondée entièrement sur l'observation personnelle aurait sans doute permis de mieux comprendre ce qui distinguait les différents types sociaux en fonction du statut économique et de la couleur. Ainsi les comptes-rendus qu'offre Koster sur les différents groupes et de leurs rapports mutuels sont souvent fins, mais dépendent des découpages cognitifs opérés par la bourgeoisie blanche et ils n'ont pas la même densité selon les groupes. Koster décrit avec beaucoup de précision les Blancs et les métis de Noirs et de Blancs, mais il est plus évasif sur les métis ayant du sang indien. Il tient sans aucun doute ses informations de seconde main comme la plupart des autres voyageurs prolixes en généralisations mais avares en descriptions situées, mais il les place au même niveau que les généralisations fondées sur sa propre expérience. Le problème pour l'analyste actuel est donc que la plupart des voyageurs font des visites rapides, discutent plus qu'ils n'observent et épousent les points de vue de la bourgeoisie qui les reçoit (comme on le verra encore plus clairement dans la section suivante). Que faire donc de descriptions généralisantes qui ne distinguent pas les faits observés des croyances qui satisfont tel ou tel groupe social ?

## LA PERSPECTIVE LEGALISTE ET L'INFLUENCE ERUDITE

La prégnance des emprunts est perceptible dans la récurrence de ce que nous appellerons la

---

<sup>48</sup> Charles-Hubert LAVOLLEE, *Voyage en Chine ...*, Paris, Rouvier, 1852, p. 30.

*perspective légaliste*, adoptée par une partie des élites au sujet de l'abolition. Après 1888, les Brésiliens des classes supérieures font en effet valoir aux étrangers que le pays a lavé l'opprobre de l'esclavage en offrant l'égalité juridique aux anciens esclaves. Les manuels scolaires brésiliens du début du XXe siècle laissent apparaître cette version nationaliste et unificatrice de l'abolition. Virgilio Cardoso de Oliveira en 1903<sup>50</sup> décrit par exemple le lent processus ayant abouti à l'abolition comme une sorte de marche irrésistible poussée par la « civilisation » et l'« âme brésilienne » éprises de justice et de liberté. Il fait coïncider les dispositions légales (l'interdiction du trafic avant la loi du ventre libre) avec leur effet supposé. Ainsi en 1888 l'esclavage est aboli, la « tache noire » (le terme revient de façon répétée à l'époque) lavée et donc le problème résolu. Il est très possible que les *bachareis* brésiliens, toujours enclins à regarder leur pays sous l'angle de la théorie plutôt que de la pratique, fussent sincères en affirmant cela<sup>51</sup>. Mais il devait être également évident pour l'observateur étranger pragmatique que cette affirmation recouvrait une situation très éloignée de l'égalité. L'homme de lettres Abel Bonnard n'en conclut pas moins que : « Les distinctions de race et de caste ont fondu. C'est tout à l'honneur des *Branços* du Brésil et de ceux qui ne le sont guère ou pas du tout »<sup>52</sup>. Le dominicain Louis Gaffre qui séjourne deux mois au Brésil au début du XXe siècle confirme les idées que veulent mettre en valeur les élites brésiliennes des années 1900 et les idées de concorde raciale : l'esclavage n'a pas été si terrible, les Noirs sont en voie de disparition au Brésil, le mélange racial n'enlève rien à la grandeur de la civilisation brésilienne, et les anciens esclaves profitent de la mobilité sociale qu'une société ouverte et sans rancœur leur ouvre<sup>53</sup>. Une partie de ce type d'affirmations trop rapides et trop complaisantes vient à l'évidence de la proximité sociale (de classe) entre beaucoup de voyageurs et leurs hôtes. Ils partagent la conviction qu'un pays agricole doit dans le cours de son développement faire usage d'une main-d'oeuvre peu exigeante et accordent volontiers leur confiance à des gens aimables, admirateurs de l'Europe et apparemment modérés. Certains voyageurs ont peu aussi chercher à satisfaire les élites pour des raisons politiques ou de politesse, d'autres ont voyagé vite et se sont contentés de répéter ce qu'on leur a patiemment expliqué. La question des raisons de la convergence de vues est donc ardue et presque impossible à trancher. On peut cependant être attentif à l'évolution dans le temps des emprunts aux élites.

---

<sup>49</sup> Henry KOSTER, *Travels in Brazil*, London, Longman & co., 1816.

<sup>50</sup> Virgílio CARDOSO DE OLIVEIRA, *A Pátria brasileira*, Bruxelles, Constant Gouweloss, 1903 ; p. 289 et suivantes.

<sup>51</sup> Pour ne citer qu'un exemple parmi beaucoup d'autres : Damasceno VIEIRA : « On dira que si le droit de propriété fut sacrifié, si aucune indemnisation ne fut accordée aux propriétaires d'esclaves, l'honneur du Brésil l'a emporté sur l'argent de quelques particuliers et le pays depuis ce moment peut dresser face au monde un front débarrassé d'une odieuse nuée. » (« Como se poderá elevar o nível moral da Pátria », *Revista do instituto histórico e geográfico de São Paulo*, vol. IX, 1904, p. 358-366, ici p. 365).

<sup>52</sup> Abel BONNARD, *Océan et Brésil*, Paris Flammarion, 1929, p. 102.

<sup>53</sup> Louis Albert GAFFRE, *Visions du Brésil*, Paris, Lisbonne, Aillaud, Alves et Cia, 1912.

Ainsi, l'insistance sur l'égalité juridique ne survient pas d'un coup dans les années 1890. On la trouve disséminée dans les textes de la deuxième moitié du XIXe siècle mais de plus en plus visible dans les deux dernières décennies. L'une des raisons est que le Brésil voulait attirer des colons. Le journaliste et homme d'affaires William Scully, installé à Rio de Janeiro et favorable à l'immigration européenne publie un manuel en 1866 à l'intention des investisseurs britanniques qui reprend intégralement le point de vue officiel : « No prejudice as regards colours exists in Brazil, and both political and social distinction is open to white, black and red, many of the chief families priding themselves on their descent from celebrated Indian notabilities.<sup>54</sup> » L'écrivain Gustave Aimard, proche de l'Empereur Dom Pedro II, affirme également dans son récit de 1882 que « la loi n'exclut personne et malgré les vieilles mœurs coloniales ailleurs si jalouses, le caractère national se prête avec grâce à ces justes prescriptions de la loi »<sup>55</sup>. Une vingtaine d'années plus tôt Fletscher et Kidder vont à peu près dans le même sens ; ils notent une grande facilité à s'émanciper pour les esclaves et des perspectives réelles d'ascension sociale pour les gens de couleur qualifiés. Ils ne s'interrogent pas sur les effectifs impliqués ni sur le détail du parcours suivi, puisqu'il y a des gens de lettres à la peau sombre et des étudiants mulâtres dans les facultés : « In the colleges, the medical, law, and theological schools there is no distinction of color. It must however be admitted that there is a certain –though by no means strong- prejudice existing all over the land in favour of people of pure white descent<sup>56</sup> ».

On ne s'étonnera pas, par ailleurs, que la perspective légaliste se montre plus marquée chez les voyageurs importants, bien reçus dans les cercles du pouvoir. Aimard a attiré à lui tout le beau monde carioca et Roosevelt qui a été entouré de Brésiliens éminents conclut dans l'un de ses articles : « Any mulatto who shows himself fit is without question given the place to which his abilities entitle him »<sup>57</sup>. On peut cependant douter que ces observations du monde des métiers, rapides et toujours faites accompagné, aient pu produire une telle certitude. En revanche, cette idée que l'on appellera dans les années 1940 la « démocratie raciale<sup>58</sup> » fait bien partie de l'arsenal des intellectuels brésiliens. De même, Charles Wiener, en mission officielle, est reçu par les plus hautes autorités locales et se trouve donc mal placé pour émettre un regard critique :

« Le président de l'État [du Rio Grande do Sul] me fit le plus gracieux accueil et me présenta le maire et le chef des travaux hydrographiques. Nous convînmes que le premier me ferait visiter la ville et que le deuxième serait mon guide à travers le pays. Pendant de longues années, la plupart des petits noirs prenaient le nom de leur libérateur « pour lui rendre

---

<sup>54</sup> William SCULLY *Brazil: Its provinces and chief cities; the manners and customs of the people etc*, London, Murray & co, 1866, p. 121.

<sup>55</sup> Gustave AIMARD, *Mon dernier voyage, le Brésil nouveau*, Paris, Dentu, 1886, p 138.

<sup>56</sup> op. cit. p. 133.

<sup>57</sup> Theodore ROOSEVELT, «Brazil and the negro », *Outlook*, n° 106, 1914, p. 410-411.

<sup>58</sup> L'idée n'est pas exprimée par cette expression avant les années 1930. Pour l'histoire du terme : Christophe BROCHIER, « Le concept de démocratie raciale dans l'histoire intellectuelle brésilienne », *Revue de synthèse*, 1/2014.

hommage ». Il y en eut au Brésil par milliers. Cela devait flatter médiocrement les vrais Rio Branco car, parmi ces homonymes, tous n'étaient pas des citoyens irréprochables<sup>59</sup>. [...] »

La *perspective légaliste* peut être considérée comme le prolongement de ce que nous appellerons la *théorie de la classe intermédiaire*. Il s'agit de l'idée, que l'on trouve dès les premiers comptes-rendus de voyageurs, suivant laquelle les mœurs libérales des Portugais auraient rapidement permis l'existence d'un groupe intermédiaire de Noirs et de métis libres en ascension sociale. L'aventurier Gilbert Mathison l'illustre dès les années 1820: « Mulattoes are eligible to any offices in the church and state; and freedom once obtained, the colour of the skin is reckoned no ground of distinction or degradation<sup>60</sup> ». Le terme de distinction dans cet extrait est sans doute à entendre sur un plan juridique et formel ; et l'auteur ne s'est probablement pas soucié de vérifier personnellement ces choses. Cette théorie de la classe intermédiaire prend sans aucun doute dans la plupart des cas sa source dans les déclarations des notables brésiliens eux-mêmes. Le comte de la Hure qui dédicace son ouvrage à l'Empereur et qui cite dans les premières pages les diplomates, sénateurs et ministres, qui l'ont renseigné, écrit visiblement de façon à satisfaire ses hôtes :

« Une grande partie des individus de cette origine est encore soumise à l'esclavage héréditaire, l'autre partie prend peu à peu sa place dans la société régulière et se distingue par la souplesse et la portée de son esprit et sa facilité à s'assimiler toutes les connaissances européennes. Dans un grand nombre de localités il subsiste encore à leur égard un préjugé que le temps seul pourra faire disparaître. Ce préjugé ne leur permet pas surtout de former des alliances auxquelles la position qu'ils ont acquise peut leur donner le droit de prétendre. »<sup>61</sup>

Dans les premières décennies du XXe siècle, l'idée d'une classe intermédiaire cède dans une certaine mesure la place à la vision d'un peuple uni. Paul Walle qui en 1912 publie un court traité sur le Brésil (essentiellement à l'usage des investisseurs) épouse parfaitement cette idée que l'on trouve abondamment chez les intellectuels brésiliens de l'époque<sup>62</sup> : le métissage a créé un peuple homogène, intelligent et bien adapté aux tropiques.

« La supériorité de la race blanche, son pouvoir absorbant et les croisements successifs ont réduit à rien l'influence du nègre et de l'Indien, remplacés par les métis que des croisements répétés à l'infini ont presque identifié au blanc de pure race, duquel ils possèdent les qualités supérieures d'intelligence et de caractère »<sup>63</sup>.

La permanence de ces perspectives tient aussi à l'utilisation cachée mais récurrente d'une

---

<sup>59</sup> Charles WIENER, *op. cit.* p. 160.

<sup>60</sup> Gilbert MATHISON, *Narration of a visit to Brazil, Chile, Peru and the Sandwich islands during the years 1821 and 1822*, London, Knight, 1825, p. 159.

<sup>61</sup> V. L. BARIL, comte de la Hure, *L'Empire du Brésil, monographie complète de l'empire sud-américain*, Paris, Sartorius, 1862, p. 28-29.

<sup>62</sup> On en trouvera des échos par exemple chez Affonso Celso ou Fernando Paes Barreto. Sur l'idéologie du blanchissement : Lilia MORITZ-SCHWARCZ dans : *O espetáculo das raças. Cientistas, instituições e pensamento racial no Brasil: 1870-1930*, São Paulo, Companhia das Letras, 1993.

<sup>63</sup> Paul WALLE, *Au Brésil, de l'Uruguay au rio São Francisco*, Paris, Guilmoto, 1912, p. 97.

documentation officielle par les voyageurs. C'est en particulier le cas des auteurs érudits qui cherchaient à produire des sortes de traités sur le Brésil. Clémenceau qui n'est resté que trois semaines au Brésil en fait ainsi une description très complète. Il ne peut que s'être largement appuyé sur des sources orales et écrites<sup>64</sup>. Chavagnes, qui ne fait guère confiance à l'élite brésilienne confie avoir eu recours à des sources écrites. Le livre de Couty reprend aussi l'opinion d'une partie de l'élite économique et beaucoup des faits cités viennent de documents. Par exemple la mention des essais faits pour garder d'anciens esclaves comme salariés après des libérations en masse avec des taux de permanence de 2% à 10%<sup>65</sup>. Ses déclarations du début du livre sur l'absence de châtiments corporels ou sur l'égalité de situation entre Noirs et Blancs sont de façon à peu près certaine la copie de ce qui lui a été dit :

« Mais on comprendra aussi que la question de l'émancipation n'ait jamais pris une grande acuité dans un pays où le noir est l'égal du blanc, dans un pays où un fils d'esclave ou même un affranchi peut aspirer à toutes les situations et devenir, s'il est capable, professeur d'une école, ministre ou général d'armée (p. 10). »

Les portraits empruntés du Brésil ont cependant varié entre 1810 et 1930 en matière d'évocation des relations raciales. Vers 1830, les voyageurs sont enclins à adopter assez franchement le point de vue de leurs hôtes esclavagistes. La découverte de la vie des esclaves se fait sans réelle critique. Ferdinand Denis et Hippolyte Taunay<sup>66</sup> en 1822 décrivent ainsi la société carioca sans s'offusquer (si ce n'est au sujet des marchés d'esclaves) en accord avec le point de vue brésilien. Le naturaliste Herbert Smith dans les années 1870<sup>67</sup> considère encore que le produit du métissage est toujours mauvais : plus la peau est noire plus l'individu a de chances d'être paresseux et immoral. Mais, avec le temps, les voyageurs se font de toute évidence plus critiques, vis-à-vis des discours qui animalisent les populations de couleur et justifient l'esclavage. A la fin du XIXe siècle, les voyageurs se font moins complaisants par rapport aux points de vue des planteurs, peut-être parce que le Brésil va être l'un des derniers pays esclavagistes du monde et a pu paraître anachronique à mesure que le XXe siècle approchait. Les thèmes changent aussi : si Saint-Hilaire ne consacre pas de développement particulier à la coexistence entre les races, d'autres le feront à la fin du XIXe siècle ou au début du XXe comme Joseph Burnichon ou Pierre Denis<sup>68</sup>. Mais il peut s'agir là-aussi d'une adaptation aux idées des élites brésiliennes qui commencent sans doute à intégrer de manière moins négative l'idée du métissage au sujet du peuple brésilien.

---

<sup>64</sup> George CLEMENCEAU, *Notes de voyage dans l'Amérique du Sud, Argentine, Uruguay, Brésil*, Paris, Hachette, 1911.

<sup>65</sup> COUTY, op. cit. p. 6

<sup>66</sup> *Le Brésil, ou Histoire, moeurs, usages et coutumes des habitans de ce royaume*, Paris, Nepveu, 1822.

<sup>67</sup> Herbert SMITH, *The Amazons and the coast*, New York Scribners, 1879

<sup>68</sup> Pierre DENIS, *Le Brésil au XXe siècle*, Paris, Armand Colin, 1909.

En dépit de ces évolutions, on peut repérer quelques grandes lignes générales qui correspondent à une manière de justifier le « retard » qui sidère l'Européen tout en écartant la responsabilité des élites. Le pays est « en retard » à cause de ce peuple si frustré encore, mais ce ne serait pas la faute des planteurs. L'esclavage, bien que regrettable, devient inévitable dans un pays sans main-d'œuvre. Certes, il aurait eu des effets corrupteurs sur la civilisation mais il a été tempéré par la douceur naturelle des Brésiliens. Le climat, la présence d'esclaves, la jeunesse et l'immensité du pays, expliqueraient le manque d'organisation. Les métis seraient astucieux et, favorisés par leurs pères, accèdent à tous les postes en raison de la tolérance raciale brésilienne. Ce fonds d'idée se retrouve tout au long de la période qui nous intéresse, comme en écho aux exposés produits par l'intelligentsia brésilienne. Par exemple Pereira da Silva, en réponse au portrait cinglant brossé par Chavagnes, oppose un discours tout prêt : un pays jeune, un système politique bien fait dans les textes et qui ne demande qu'à se perfectionner dans les faits, etc<sup>69</sup>. Joaquim de Oliveira e Castro insiste de même en 1891 sur le caractère démocratique (c'est-à-dire cordial) du Brésilien : « Il serre la main à tout le monde. Que ce soit Blanc ou noir, pour lui c'est tout comme »<sup>70</sup>. Les étrangers sont souvent prêts à accepter cette vision puisqu'ils ne trouvent pas le fossé terrible entre Noirs et Blancs auquel ils s'attendent. Ils contribuent à la diffuser, même, par exemple pour favoriser la campagne d'immigration, comme Victor Frond et Charles Ribeyrolles avec leur *Brasil pittoresco* publié qui insiste sur la richesse de la nature, le potentiel agricole et d'organisation du territoire et sur l'esclavage doux<sup>71</sup>, ou comme Paul Adam qui déclare dans un discours pour « l'alliance des peuples et le comité de l'effort allié » :

« Dans tout le Brésil, ainsi, les Africains, après une phase d'indolence qui succéda fatalement à leur émancipation, reprirent en grand nombre le travail. Commis, soldats, débardeurs, cochers, serviteurs, gagne-petit dans les villes, manoeuvres et ouvriers dans les centres industriels, [...] moissonneurs dans les campagnes, parfois négociants, docteurs, officiers, ils prennent à l'existence active du pays une part toujours accrue<sup>72</sup>. [...] Toutes ces races humaines défilent entre les boutiques des villages ou des mulâtresses accortées ayant allongé par des rubans leurs petites tresses de cheveux crépus, sourient et vendent des étoffes, des salaisons, de la mercerie, des journaux. Et c'est un exemple de la fraternité qui caractérise la vie du Brésil<sup>73</sup>. »

\* \* \*

---

<sup>69</sup> Pereira DA SILVA, « Le Brésil en 1858 sous l'empereur Dom Pedro II », *Revue des Deux Mondes*, t. 14, 1858, p. 791-834.

<sup>70</sup> Joaquim de OLIVEIRA E CASTRO, *Le Brésil vivant*, Paris, Fischbacher, 1891, p. 16

<sup>71</sup> Voir : Maria Antonia COUTO DA SILVA, « Um espírito imparcial e as paisagens mais belas: considerações acerca da repercussão das imagens do álbum *Brasil Pittoresco*, de Victor Frond e Charles Ribeyrolles », *Revista de História da Arte e Arqueologia* n°13, 2010, [<http://www.unicamp.br/chaa/eha/english/revista13.htm>].

<sup>72</sup> Paul ADAM, *Le Brésil*, Paris Bloud et Gay, 1918, p. 19.

<sup>73</sup> *ibidem* p. 19/20.

Voici donc une manière d'expliquer au moins en partie la convergence des généralisations proposées par les voyageurs étrangers au sujet des races. A peine arrivés à Rio ces hommes curieux harcèlent de questions leurs hôtes, souvent cultivés et disponibles pour visites et leçons. Ils s'interrogent sur le passé du pays et acceptent des réponses qui mettent en avant une certaine idée de ce qu'est le Brésil. Ils posent des questions sur le poids du métissage, la place des esclaves, l'éducation des enfants. Peu de choses sont sans doute observées par rapport à ce qui est appris dans les conversations. Il y a peu de cas où l'on trouve une tentative explicite de vérification des dires des hôtes. Décrire les relations raciales à partir de ces témoignages devrait donc obliger l'analyste à connaître les détails du voyage et à séparer ce qui vient de l'auteur et ce qui a été emprunté à des livres, des bourgeois ou des intellectuels. Ce n'est pas ce que j'ai souhaité faire dans ce texte qui n'est pas un texte d'histoire. Mon propos est ailleurs : il consiste simplement à rappeler aux analystes des relations raciales, (souvent prompts à sélectionner dans les témoignages ce qui est propre à appuyer leurs thèses) les limites que la littérature de voyage impose au chercheur. Sur presque deux cents ans, des aventuriers, des diplomates, des missionnaires, des médecins, des commerçants ont traversé le Brésil et ont publié des récits. Comme dans tous les ouvrages de ce type, une partie des descriptions sont en fait des généralisations empruntées à des tiers, parfois produits de l'imagination, souvent résultats de l'influence des gens rencontrés. J'ai insisté sur le fait que les voyageurs reprenaient souvent les catégories et les idées de leurs hôtes, mais bien d'autres éléments critiques pourraient encore être dégagés par les historiens actuels. Ce texte est destiné à ouvrir un chantier jusqu'à présent négligé.